

Je de piste

Élodie Huet: «Restore Hope», dans le cadre du «project room» du Casino Luxembourg*

«Project room», c'est le nom du programme de résidence d'artistes que le Casino Luxembourg organise dans son «Aquarium», pavillon de verre de 175 m². Pour l'été 2011, c'est la Française Élodie Huet qui s'y colle. Avec des cartes postales. Pas (si) simple.

MARIE-ANNE LORGÉ

Des cartes postales (supports de communication doublés d'une dimension affective)? Mais oui. Mais non. En fait, avec ses images photographiques rectangulaires, Élodie Huet emprunte au format de la carte postale pour interroger une façon de (re)présenter le réel qui ne soit pas un décor. Retour à la case départ.

La résidence dure huit semaines, elle a commencé le 14 mai, expire le 10 juillet, avec, à la clé, une installation - inaugurée le 8 juillet (à 19.00h) - qui se prolonge jusqu'au 11 septembre.

Un appel à projet(s) a donc été préalablement lancé. Et l'artiste qui décroche son droit à la résidence est celui dont le projet compose étroitement avec l'architecture très spécifique du lieu - «l'aquarium est un espace ouvert à l'extérieur (vitrage oblique) en même temps qu'il est rattaché à la façade (sud) du Casino, il est à la fois un dedans et un dehors, une frontière et un espace de réflexion» - et qui prend essentiellement la ville en compte.

DENSE PAYSAGE

Des 400 candidats en lice, c'est Élodie Huet, Parisienne née en 1973, qui a décroché la timbale, avec un jeu de piste qui transite par un jeu de 30 cartes postales, éditées chacune en 2.000 exemplaires et agencées en portions d'arc de cercle de façon à suggérer une table d'orientation. C'est à pied qu'Élodie, qui



Élodie Huet, «Restore Hope», série de 30 cartes postales éditées à 2.000 exemplaires (réalisée dans le cadre de la résidence project room @ aquarium du Casino Luxembourg - Forum d'art contemporain)

n'est jamais venue à Luxembourg, prend la mesure de son environnement. Elle déambule donc et photographie une somme de détails (un banc vide, l'armature d'un panneau publicitaire ou d'une enseigne, l'aplomb d'une fenêtre ouverte, une haie, un dallage, etc.).

Ces détails, fruits de ce qu'elle appelle «la persistance rétinienne» - ce qui reste du regard (et de sa mémoire) avec le recul -, elle les «imprime». Formellement, ça donne une carte postale. Du moins, ça en a le format. Mais pour le reste, Élodie Huet, qui se défend d'être photographe, boude «le décor de carte postale». Et s'il y a un effort et effet de cadrage et de lumière, elle trie néanmoins ce qui est trop formel ou trop graphique du lot, afin que rien, au final, ne se réclame de l'image idyllique, flatteuse ou pittoresque. Rien ne relève donc de l'image d'Épinal.

Et pour cause. Dans son tra-

vail, qui va et vient de la vidéo à la photo, c'est précisément le rapport à l'image qu'Élodie Huet n'en finit pas de questionner, c'est la représentation du réel. C'est pourquoi, de ce réel, elle prélève des morceaux (des détails) qu'elle hisse au statut de signes et qu'elle nous livre comme des indices «dans le sens d'une enquête criminologique».

Chaque «carte» étant donc éditée à 2.000 exemplaires et cet empilement des exemplaires composant chaque fois une colonne d'un mètre, du haut des 30 colonnes installées en pseudo-croissant (et ce, face à la vitre de «l'Aquarium», face donc au paysage urbain), le visiteur peut jouer à reconnaître les infimes indices ainsi semés et à se repérer dans la ville... ou non, selon son approche peu ou prou automatique et amnésique dudit espace urbain.

Mais ce n'est pas tout. Pas d'âme qui vive dans aucune de ces «cartes». Pour dire

sans doute que l'artiste opère en solitaire mais aussi, et surtout, pour traduire le pouls de ce qui l'entoure, à savoir que Luxembourg est une ville gérée/organisée autour des seuls horaires de travail: bref, «après 18.00h, il n'y a plus personne»!

Non, le travail n'est pas pessimiste - l'artiste reste «éveillée», disponible à des détails que peu de gens perçoivent -, il est contemplatif et enfin, au-delà de sa pratique de l'image brouillée, masquée ou gommée, Élodie Huet, valorisant des objets somme toute sculpturaux (la haie, le banc, le meuble stockant les colonnes de cartes, chaque colonne, «dense comme le poids du paysage luxembourgeois», rappelant l'ossature vitrée de «l'Aquarium»), Élodie Huet, donc, marche de plus en plus vers la 3^e dimension.

* Au Casino Luxembourg, 41, rue Notre-Dame, Luxembourg, tél.: 22.50.45.

VITE DIT

Pignon sur rue

Mardi 28 juin, à 20.30h, dans le cadre de l'expo «Pauvre Luxembourg?» du musée d'Histoire de la Ville, soirée débat à la Cinémathèque partant de la projection de *Pignon sur rue* (France, 2010), un documentaire, conçu comme un road-movie, dont les protagonistes sont des SDF souffrant de troubles mentaux. En 2006 et 2007, Robert Biver les a filmés au fil des saisons, dans leur errance, leurs coups durs, jour et nuit, le quotidien de ceux que tout le monde ignore. Projection en présence de Robert Biver, cinéaste luxembourgeois vivant à Paris; en collaboration avec Caritas accueil et solidarité. Débat à l'issue du film.

Culture inca

Le mercredi 28 juin, à 18.30h, à l'Institut français du Luxembourg (34/A, rue Philippe-II, Luxembourg), conférence de Patrice Lecoq intitulée «À la découverte de Choqek'iraw et de la culture inca, au Pérou». De récentes recherches archéologiques, menées par une équipe franco-péruvienne, permettent de mieux comprendre l'histoire et l'ancienneté du site de Choquequirao, ou Choqek'iraw. Manifestation organisée avec le soutien de l'Association Victor Hugo; inscription par tél.: 46.21.66, ou par mail à ccfreservation@yahoo.fr

À Annecy

Prix spécial pour la série d'animation «Le petit Nicolas» au 51^e Festival international du film d'animation d'Annecy! À Annecy, le label luxembourgeois s'est exprimé par la présence de trois coproductions: le long-métrage d'Antoine Charreyron *The Prodiges - La Nuit des enfants rois* était hors compétition, tandis que la série TV «Le petit prince» et une seconde série TV, «Le petit Nicolas», figuraient en compétition dans la section «films de télévision et de commande». L'épisode «À la récré, on se bat» a été retenu par le jury, qui lui a décerné le prix spécial pour une série TV. Cette série réalisée en partie dans les studios de LuxAnimation est une coproduction entre le Luxembourg et la France.

Les yeux ouverts sur la banlieue

Roman: «Autoportrait du professeur en territoire difficile»*

À l'âge de 36 ans, Aymeric Patricot est romancier et professeur. Pour la première fois, il raconte son expérience d'enseignant dans un livre qui n'a rien d'une fiction.

STÉPHANIE HOCHET

Après dix ans d'enseignement dans des lycées de la banlieue parisienne, Aymeric Patricot a éprouvé le besoin de faire le point sur son expérience, réfléchir sur le métier de professeur. Originaire d'une ville ou-

rière, sans histoires et formé comme tous les jeunes titulaires du Capes (certificat d'aptitude professionnelle à l'enseignement secondaire), il ne s'était pas attendu à rencontrer de telles difficultés en occupant ses premiers postes - à l'époque, il remplaçait des enseignantes parties en congé maternité et des professeurs absents pour cause de dépression.

Que demande-t-on à un prof d'un lycée de banlieue populaire? La réponse évoque le malaise social: *tenir une classe* (première règle avant celle d'instruire), et aiguiller les élèves vers des filières d'apprentissage... Pour les jeunes diplômés de l'Éducation nationale qui étaient arrivés avec

de grandes espérances, la réalité a un goût amer.

GUERRE D'USURE

Aymeric Patricot livre une réflexion sur la violence et le climat délétère qui s'imisce dans les classes. Le problème, c'est que non seulement les jeunes professeurs n'y sont pas préparés - et les conséquences sont désastreuses quand des humiliations et de la guerre d'usure auxquelles s'adonnent certains élèves la violence devient physique, coups et blessures... - mais en plus on leur laisse la charge de régler des problèmes d'insertion.

«Aucune structure n'existant pour inculquer à ces enfants

quelques principes élémentaires de sociabilité, ou pour apaiser le sentiment de rage qu'ils développent à l'égard de toute contrainte, les professeurs laisseront souvent filer le problème en ignorant ces enfants jusqu'à ce qu'ils sortent du système scolaire - gonflant les rangs de centaines de milliers d'adolescents quittant l'école sans diplôme.»

Un mal-être que les politiques de droite ou de gauche répugnent à traiter pour des raisons différentes: «La droite ne traiterait pas la question parce qu'au fond elle ne s'y intéresse pas, ne jugeant pas nécessaire de dépenser de l'argent pour des populations qu'elle accepte à peine [...], quant à la

gauche, elle ressentirait une certaine gêne devant une réalité moins docile qu'elle ne l'aurait souhaité.»

Puisant dans son vécu personnel, Aymeric Patricot réfléchit sur la société française telle qu'elle est devenue - «Le mot français suffisait-il à définir ma situation?» -, rappelle les chocs et les expériences émouvantes d'une décennie passée parmi les moins privilégiés du système. Il a le courage de proposer certaines pistes de réflexion dans lesquelles «[il] invest[it] un enthousiasme rageur». Il a le mérite de regarder la réalité en face. Ce texte porte la marque de son courage.

* Gallimard, 2011, 114 p.